

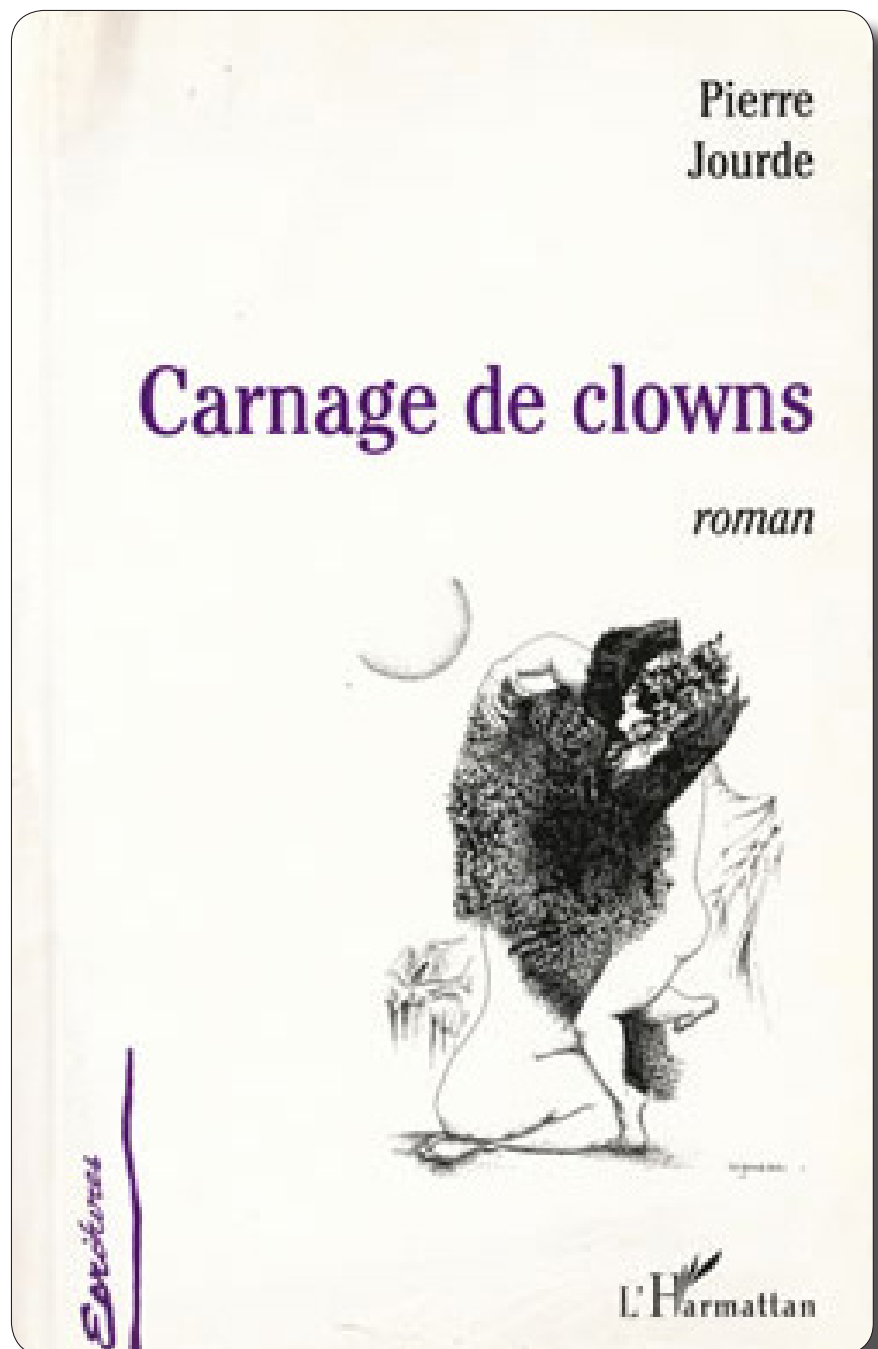
# Pierre Jourde - Carnage de clowns

## Présentation

Carnage de clowns a été refusé par tous les éditeurs, comme la demi-douzaine de manuscrits de romans proposés auparavant. En désespoir de cause, il a été envoyé à l'Harmattan, qui l'a accepté. Il s'en est vendu quelques dizaines d'exemplaires, et il n'y a, bien entendu, pas eu d'articles dans la presse.

Le texte obéit à une sorte de contrainte oulipienne : c'est un roman à la première personne où ne figure pas le pronom je, sauf dans les quelques pages détachées du reste du texte, qui forment le préambule et le dénouement. Le roman inaugure en cela les recherches et variations des récits suivants autour des relations entre personne et discours : qui parle ? à qui ? quel est le sens de l'emploi de telle personne grammaticale pour supporter la parole ? D'une certaine manière, il s'agit toujours de la quête d'une réponse à ces questions. Il faut savoir qui parle et à qui l'on parle.

Le roman, sous forme plus ou moins policière (cadavres démembrés, enquête...) raconte une quête d'identité. La figure du double est centrale, comme dans tous les autres récits, puisqu'il s'agit d'une histoire de substitution d'identité. Dans le décor de la banlieue, puis d'une campagne qui est déjà celle de Pays perdu, on croise aussi quelques figures mythiques, comme celles d'Orphée et d'Eurydice. Le thème de l'approche progressive et finalement de la rencontre avec une créature incarnant le Mal sera également repris dans d'autres textes. Carnage de clowns représente une solution provisoire dans la recherche de l'équilibre du mélange humour et mélancolie, cruauté et tendresse, grotesque et sublime. D'autres dosages seront essayés par la suite.



# Pierre jourde - Carnage de clowns

On vous a cherché, écouté la nuit, et c'est ici, dans l'inflexible lumière du supermarché, qu'on croit saisir comme un tremblement qui n'est pas d'ici: sous la friture du monde, le coup de fil des jadis. Qui est à l'appareil?

*Rayon marée. Reflux des sentiments. Mémoire aquatique.*

*Te voici, papa. Quand l'oeil froid de la tête de thon s'est tourné vers ton petit Laurent, pour le fixer, il a su que c'était toi, remonté d'entre les morts.*

*Le séjour dans les grands fonds n'a pas trop altéré ta physionomie. On te reconnaît bien dans la face écailleuse.*

*Que veux-tu dire, papa? Tu n'a pas pu tout raconter, la dernière fois. Ta bouche s'ouvrait, et il n'en sortait rien. Depuis, il t'écoute encore. Il n'entend pas.*

*Le fretin s'agite, les poulpes frémissent des tentacules. Les langoustes émettent des signaux. Ancêtres de Eagre, ces arthropodes antédiluviens? Oui, il lui semble bien, sur les anciennes photos de famille, avoir aperçu ces faces de crabes et ces yeux pédonculés.*

*Conserverie générale.*

*Sardines, pâté de foie, maquereaux, est-ce vous, émois étouffés, idées inaccomplies, bonheurs sans issue?*

*On ouvre aisément cette boîte de salade campagnarde, il suffit de tirer la languette. Mais à qui appartient, dedans, ce visage qui vous fixe de ses yeux de haricot?*

*Têtes souriantes au fond de l'armoire réfrigérée, entre les bacs de glace à la fraise, où nous sommes-nous déjà vus? Et que voulez-vous?*

*Le pire attend à la boucherie.*

*Car c'est lui. Lui-même. Oui, Laurent Eagre himself.*

*Il se reconnaît sans mal: fut-il denrée plus périssable? Coeur d'un côté, cervelle de l'autre. Rognons. Filets. Tiens, le foie. Bien propre, sans mystère et presque dépourvu de sang, débité en barquettes sous plastique. Calme écartèlement. Voici mon coeur, il ne bat plus, que pour vous. A consommer avant huit jours, après il faut jeter.*

# Pierre jourde - Carnage de clowns

*Mais tout au fond, dans le dernier rayon, celui de la volaille, n'est-ce pas elle, la main? Dans une barquette, elle aussi? Mains élevées en plein air. Elevées sous la mer. Mains entièrement tranchées à la main, label rouge. Un rayon entier de mains, par dizaines, des grosses, des petites, des velues.*

*Mais la bonne, la seule main serait tout au bout du rayon, et pas le temps d'y arriver, cet inquiétant client en feutre et gabardine vient de prendre la barquette, il la dépose dans son chariot, il s'éloigne, trop tard, jamais plus on ne retrouvera cette seule main qu'il aurait fallu prendre, occasion unique, promotion du mois.*



Ne t'énerve pas, Virginie, on va la finir, ton histoire. Donc, pour le jeune homme, son père avait toujours été un personnage sans importance et sans passé. Infiniment quotidien. Même son entrée à l'hôpital, quelques jours auparavant, pour une intervention bénigne, n'avait pas réussi à le magnifier. Il restait le même liseur de faits divers après le fromage, le même fumeur de pipe, le même recolleur de chaises. Il approchait sans en être anobli des territoires de la maladie et de la mort. La maladie: des infirmières, des remèdes et des menus d'hôpital. La mort: des fleurs au cimetière, des testaments et des catégories de cercueil. Un bavardage autour des choses.

Alors, dans l'absence de nuit de la ville, le jeune homme a longé les rues jusqu'aux urgences de l'hôpital. Il a suivi les couloirs vides dans la lumière dure. Il est entré dans les ascenseurs dont les voyants clignotaient pour eux-mêmes, dont les portes d'acier claquantes s'ouvraient toutes seules. ça lui faisait une impression étrange, comment te dire, comme si tu voyais le monde rendu à lui-même, après la mort de tous les hommes, et les choses poursuivant leurs bruits intermittents répercutés dans des colonnes de vide. Il n'y avait plus que le père qui l'attendait quelque part au coeur de l'enchevêtrement.

N'était-ce pas là le rendez-vous promis? Se disait le jeune homme. Est-ce qu'en écoutant bien je ne distinguerais pas ce ton impératif de l'appel? Il faisait aussi désert en lui qu'en-dehors de lui. Ne restait qu'un silence tendu, une ouverture à ce qui allait venir. Il n'avait plus de poids. Il circulait dans les couloirs vides de l'hôpital comme s'il savait exactement où se diriger.

Autour de la chambre du père, personne. Mais le père était là, derrière la vitre, étendu sur le lit, semblable à un sujet d'expérience au milieu des machines qui se parlaient en onomatopées,

# Pierre jourde - Carnage de clowns

poursuivaient un dialogue de graphiques et de diodes. Le père ne pouvait plus que jeter des regards et cela faisait des éclats dans ses lunettes. Il produisait de grands efforts pour prononcer des mots, mais rien ne venait, juste, comme toi, des grognements avec un petit peu d'écume au coin des lèvres. Il essayait de lever son avant-bras relié à des tuyaux de plastique, mais là aussi quelque chose de plus fort paraissait le retenir en arrière. Il continuait cependant, luttant contre des règlements et des lois inconnus. Il transpirait beaucoup. Le fils retira les lunettes du père. Elles avaient creusé deux entailles rouges de chaque côté de la racine du nez. La transpiration avait mouillé les verres de buée, la monture était trempée. Il n'y avait rien dans l'espèce d'aquarium pour essuyer des lunettes, ou se moucher, ou quoi que ce soit d'aussi simple. Le fils finit par dénicher une bande de gaze propre. Il essuya les lunettes du père et les lui remit. Puis il épongea le front. Le père continuait à bredouiller, et le fils se penchait vers sa bouche pour essayer de distinguer quelque chose. Il ne percevait toujours qu'une espèce de plainte, qui ne trouvait pas ses appuis, patinait dans une substance indistincte. Le fils ignorait comment faire pour le soulager de ce qui voulait si fort sortir.

Madame Frantoni paraît s'être endormie devant la télévision, mais dans la télévision la fête bat son plein. Virginie ouvre grands la bouche et les yeux. C'est la première fois qu'on lui raconte une aussi longue histoire. L'aède des banlieues s'interrompt. Il se lève. Virginie le suit d'un regard inquiet et se contorsionne tandis qu'usant de son droit immémorial d'accès au buffet il s'octroie le Cognac de l'inspiration:

Plus tard dans la nuit, un médecin est venu qui a poussé le fils dehors. En sortant, la force de poursuivre l'a quitté, et il s'est assis au milieu du parking, le dos contre une voiture. Ce qu'il avait demandé lui avait été accordé. La douleur l'avait pris dans ses mains pour le tordre comme une serpillière, en exprimer toute les eaux usées. Il était, collé à son capot de bagnole, cette huître qui avait été l'idéal de son intelligence.

Tu sais, dans les vieux livres, on raconte toujours de ces agonies de gens dans un lit autour duquel se rassemblent la famille, les amis, les domestiques, les voisins, le curé, deux ou trois poules. On leur tient la main, ils débondent leur coeur, paient leurs dettes, demandent pardon, imposent la main aux enfants. La respiration devient encombrée et le pouls capricant. Ils prononcent une ou deux sentences définitives que l'on recueille pieusement. Puis ils tournent la tête du côté du mur, comme pour dire que la représentation est terminée. On leur ferme les yeux, on croise leurs mains sur un crucifix. On peut aussi prendre un moulage de leur beau visage apaisé. Cette mort constituait un événement de la vie. L'enterrement ne terminait rien. On serrait ses défunts autour de soi, et ça faisait du monde, avec les vieux, les moutards et les poules. Même le solitaire recevait des squelettes bien élevés qui goûtaient sa soupe et savaient jouer à la manille.

Le fils a appris que le père était mort le lendemain matin. Personne ne meurt, ça ne se fait plus: on disparaît. Escamotage. D'abord on rétrécit, jusqu'au point où l'on est très diminué, et puis il faut encore

# Pierre jourde - Carnage de clowns

se recroqueviller, se resserrer infiniment car il faut passer par un trou infiniment petit. Les survivants tentent de suivre un moment, et puis ils s'ennuient. Ils regardent ailleurs. Quand ils se retournent, plus personne. Une absence, une distraction, la mort.

Si, le défunt. Mannequin de cire dans sa boîte, avec ses chaussures neuves brillantes et son costume raide, lui aussi. Habillé en fonctionnaire de la mort, en gratte-papier de sa propre disparition. Il a l'air tout chose. Il faut un peu de temps pour s'accoutumer au monde des choses, mais les morts font ça très bien. Leur visage déjà ne nous dit plus rien d'eux et s'enfonce dans l'opaque.

Le fils a épongé ce front mort qui avait gardé une sueur de vivant. Il a posé ses lèvres sur lui. C'était comme s'il n'y avait jamais eu personne. La voici, la vérité, se disait-il, j'y suis, dans ce fond du monde où stagnent toutes les vases. Mais il a compris à ce moment qu'il n'y a pas non plus de vérité du chagrin. Comment la retenir, comment la garder vivante au fond de soi cette vérité désastreuse? «Il est mort». C'est dit. Et cette mort n'a plus de valeur ni d'intimité, les mots prennent tout. Le jeune homme a vite décelé les jouissances du poulpe, les voluptés de la méduse. Le grand chagrin s'est calcifié en lui en souvenirs, qu'on raconte aux autres, dont on serait presque fiers. Qu'est-ce qu'il faut faire, Virginie, d'après toi? essayer de conserver vivant l'informe chagrin qui détruit? Ou accepter qu'il devienne cet ornement intérieur, ce tatouage du coeur? Ces loubards qui portent des bagues ornées de têtes de mort, des crânes sur leurs blousons, ne crois pas qu'ils en veulent à tes os. C'est leur propre squelette qu'ils se promettent, s'attribuant une d'autant plus grande valeur qu'ils affichent leur néant, et la convertissant aussitôt en petite monnaie de guignol. Ainsi la grande souffrance du jeune homme tendait à se muer en petit squelette de plastique qu'on accroche au rétroviseur.